

XYZ. La revue de la nouvelle

Captive

Madoura Boutet



Numéro 90, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3152ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boutet, M. (2007). Captive. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (90), 41–43.

Captive Madoura Boutet

J'habite le haut d'une tour qui domine la ville. Mes appartements sont blancs. Les rideaux de voile laissent transparaître le jour. Cela illumine ma nudité d'ivoire. Trois grands murs miroitants forment l'unique pièce close, avec d'immenses fenêtres, du plancher au plafond, comme ultime cloison. Cage de verre où je vis seule, les grands miroirs pour compagnie. Vaste espace. Un lit solitaire est las au milieu, entouré de journaux, revues et livres épars. Une même musique, celle des cliquetis de la brise ou de la pluie sur les carreaux, parfois est douce à mes oreilles, parfois se fait plus violente. Tout pourrait s'écrouler. Mais sans me soucier du rythme de la musique, je danse, je tournoie, je cours puis je m'étends sur le sol. Quelques secondes. Je respire et je reprends. Mon rythme à moi.

La nuit, la lune pénètre chez moi en un large faisceau. Si je fais face aux fenêtres, alors mon visage est pleine lune. Or, j'en vois mal le reflet sur la vitre. Je dois tourner d'un quart. Demi-lune. Mes yeux pers parcourent l'image de mon corps nu sur le miroir. J'adore la façon dont ce lointain lampion me met en lumière. D'un côté seulement apparaît la ligne de mon corps galbé. Et la soie de mes cheveux sombres scintille. Je tourne vivement la tête vers le mur du fond. J'aperçois alors ma fine silhouette noire, le grain de ma peau juste assez frissonnant. Je prends mes petits seins en les poussant vers le haut. Ils ont l'air plus gros. Je cambre les reins. Je me regarde droit dans les yeux. Me voilà séduite. Tu es belle. Dormons un peu.

Le matin, je sors chercher croissants et café. Il m'arrive de rencontrer un voisin de palier. Charmant. Il me sourit. Nous parlons très peu. Nous faisons semblant de rien. Plusieurs personnes partagent l'étage. Tous des hommes, sauf moi. Eux se connaissent. Je sais qu'ils ont envie de moi. Ils me guettent et me traquent. À mon insu (c'est ce qu'ils croient), ils sont entrés chez moi. Ils ont installé aux quatre coins de la pièce et caché derrière les miroirs des dizaines de microcaméras. Ils m'épient jour et nuit. Moi, je continue d'agir normalement. Je fais comme s'ils n'étaient pas là, derrière, à

me désirer. Peut-être prennent-ils le son aussi ? Ça, je ne sais pas. Je me parle en moi-même, alors à quoi bon vouloir le son ? Peut-être entendraient-ils ma voix douce et claire qui chante naïvement par jours ensoleillés.

Aujourd'hui, il pleut. J'en profite pour relire un bouquin, lisser mes cheveux, enfiler différents vêtements. D'habitude, à l'intérieur, je me dénude totalement. J'aime mieux. Là, chaque geste fait est calculé. Je dois être belle. Je me mire donc à tout moment. Ce que j'adore mes jambes ! Longues, blanches, lisses et fermes. Je mets les souliers rouges à talons hauts que je n'ai encore jamais portés. Cliquetis des carreaux et claquettes sur le plancher de bois. Je passe une petite culotte rouge, ma préférée, et je danse. Je pivote longtemps. Des tours complets. Mes cheveux détachés volent en l'air. Puis, grisée, je me laisse rouler sur le lit. De là, je scrute les coins, fouille les miroirs. M'ont-ils vue, applaudie ? Que dire de l'esthétique ? Je ris un peu. Je me sens bien.

Un jour, je les aurai ; ils viendront à moi. Je les attends. Ils me diront vous êtes belle nous vous voulons. Ils me prendront dans tous les sens. Mes voisins de palier. Ça se passera chez moi. Les miroirs. Je me verrai dans leurs bras et je pourrai corriger à mesure les imperfections. Ils caresseront mon corps, à ma façon à moi, comme ils m'ont vue le faire maintes et maintes fois. Ils sauront me toucher. Ils me berceront, sachant que l'on m'a rarement bercée. Et je pleurerai sûrement. Pleurer le plaisir qui ne m'est jamais venu d'autrui. Pleurer sans dire mot. Silence. Ce pourrait être en ce jour. Oui, ils arriveront bientôt.

En attendant, je tourne en rond. J'erre dans l'appartement. Ce soir, je peste contre la nouvelle lune. Je la déteste, car elle me laisse dans l'obscurité. Je ne puis pas admirer la courbe de mon corps. Je m'ennuie. Et mes hommes qui ne viennent pas ! Couchée sur le lit, j'effleure ma hanche droite de la main. J'effectue un va-et-vient entre le creux du ventre et la pointe saillante. Je frissonne légèrement, mais je m'arrête tout de suite. Personne ne me regarde.

Sous la douche, j'ai soudain la solution. Je sors, encore toute ruisselante, et je fonce sur les miroirs. Je tape de toutes mes forces. Les caméras, je les subtiliserai. Ils seront obligés de venir les

remplacer. Et là, je les aurai. Je souris et je continue à cogner dur. Tous les miroirs. Où sont-elles donc, ces foutues caméras? Un coup, et mille éclats de verre me fouettent le visage. Mer de cristaux. Tapis rouge. Le sang s'écoule lentement. Derrière les miroirs, rien. Je ne trouve qu'un mur blanc. Aucune caméra. Elles sont sûrement trop petites.

Puis, ça y est. On frappe. Je les ai enfin eus! En regardant par le petit hublot de la porte, je constate qu'un seul d'entre eux est venu. Un voisin. Je le regarde des pieds à la tête. Mignon. J'ouvre. Il me voit toute nue. J'en suis gênée pendant un instant. Cela passera. Il dit bonjour j'ai entendu du bruit, est-ce que tout va bien? Je souris à pleines dents. Je réponds oh oui, tout va très bien, entrez. Il recule de trois pas. Il dit il faut vous soigner. Je fais signe que oui. Et je souris.